



Extrait de :

Québec, ville et capitale

Collection Atlas historique du Québec,
Les Presses de l'Université Laval, 2001.

Deuxième partie : Une ville impériale
Premier chapitre : La capitale de la Nouvelle-France
Yvon Desloges, avec la collaboration de Sophie Kenniff,
« **Assiéger la capitale** », p. 104-109.

ASSIÉGER LA CAPITALE

Québec aura subi cinq sièges et blocus au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. En 1629, les frères Kirke s'emparent de la colonie naissante. En 1690, Phips débarque à Beauport. En 1759, Québec capitule après un siège de quelques semaines. L'année suivante, le maréchal de Lévis tente de reprendre la capitale, alors qu'en 1775, les Américains Arnold et Montgomery tentent de subjuguier la colonie en s'emparant de Québec. La stratégie est toujours la même : soumettre la colonie en s'attaquant à son centre nerveux, à sa capitale. La tactique varie selon que la capitale soit possession française ou britannique. Dans les trois premiers scénarios, la flotte anglaise remonte le Saint-Laurent ; dans les deux derniers, l'assiégeant arrive par voie terrestre et tente le siège depuis les hauteurs d'Abraham.

LE XVII^e SIÈCLE : BLOCUS, DÉBARQUEMENTS ET PREMIÈRE CAPITULATION

Lorsque la flotte des frères Kirke s'amène devant Québec en 1629, elle ne dispose pas des armements requis pour assiéger le comptoir, d'autant moins qu'il leur faudrait réduire le fort Saint-Louis, récemment construit sur le promontoire. La tactique consiste plutôt à couper les communications maritimes et à affamer la colonie ou plutôt le comptoir. Privé de ravitaillements, Champlain ne dispose d'aucune autre alternative que de capituler. Toutefois cet intermède est de courte durée puisqu'à peine trois ans plus tard, Québec redevient une possession française.

Soixante ans plus tard, au dire d'un correspondant anonyme, Québec, devenue une ville, n'en a toutefois pas tous les attributs. Cette situation ne devait pas tarder à changer transformant, du coup, le paysage urbain. La Nouvelle-Angleterre, hérissée par la politique des raids frontaliers des gouverneurs Frontenac et Brisay de Denonville, décide de venger ces audaces. Les colonies de la Nouvelle-Angleterre (plus précisément le Massachusetts et New York) rassemblent une flotte d'une trentaine de navires et une armée de 2 000 miliciens. Commandé par William Phips, l'envahisseur compte sur une tactique double : la flotte remontera le Saint-Laurent jusqu'à Québec alors qu'une force terrestre doit passer d'Albany à Montréal afin de diviser les forces françaises.

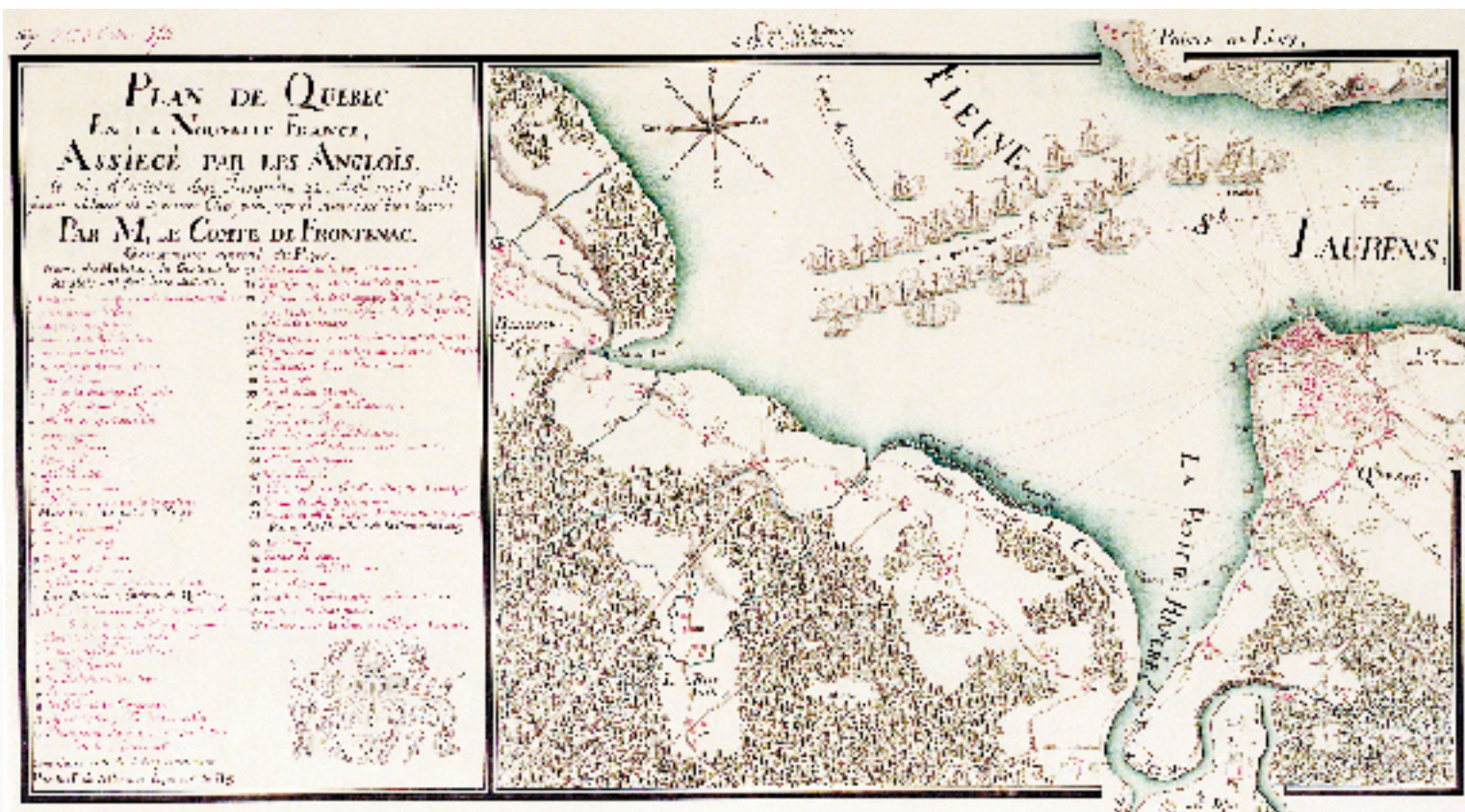
Tandis que la force d'invasion terrestre n'a jamais quitté le territoire « américain », la flotte de Phips parvient jusqu'à Québec en automne. L'ennemi débarque sur la côte de Beauport, y installe quelques batteries de canons et somme le gouverneur Frontenac de capituler. La suite de l'événement est fort bien connue puisque la tirade de Frontenac est devenue un classique de notre culture. Ayant appris la déconfiture de son armée, Phips, se voyant privé d'éventuels renforts, craignant l'hiver et les glaces, quitte Québec et le Saint-Laurent.



*Château St-Louis en 1683
dessiné de M. B. de La Rivière
bâti en 1647 par Montmagny
détruit en 1692 par Frontenac*

LE CHÂTEAU SAINT-LOUIS.

Archives nationales du Canada, Jean-Baptiste-Louis Franquelin, C 16091.
Construit originellement en 1620 par Champlain, le fort et château Saint-Louis fut reconstruit ou réaménagé plusieurs fois jusqu'en 1834, date à laquelle il fut détruit lors d'un incendie.



CARTE DU SIÈGE DE QUÉBEC PAR PHIPS.
Archives nationales du Canada, C 86464.
Sur cette carte apparaissent les mouvements des troupes de Phips.

SUBROGER QUÉBEC

De ces deux épisodes du XVII^e siècle, il faut retenir qu'il s'agit d'abord d'une initiative personnelle dans le cas des Kirke ou locale dans le cas de Phips et, qu'en aucun temps, les métropoles, française ou anglaise, ne s'engagent dans le conflit. Cette situation implique un corollaire : celui du manque de connaissances géographiques des éventuels assiégeants quant à leur destination et à leur ennemi.

L'attitude impérialiste de Louis XIV au tournant du XVIII^e siècle allait toutefois modifier la donne.

Cette politique impérialiste par laquelle Louis XIV fait de Québec la capitale d'un empire s'étendant du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique contrecarre évidemment les visées expansionnistes des marchands pelletiers de New York. Les enjeux ne sont plus seulement locaux ; ils deviennent métropolitains. Ce contexte conduira à l'affrontement entre les deux métropoles et, petit à petit, l'Angleterre en viendra à resserrer l'étau autour de la Nouvelle-France. La guerre en devient une de conquête, grugeant les territoires un à un qu'il s'agisse du Cap-Breton, de l'Acadie ou de la vallée de l'Ohio. Toutefois, le Canada demeure français, car Québec tient bon.



VUE DE LA PRISE DE QUÉBEC
LE 13 SEPTEMBRE 1759 [...]

Archives nationales du Québec,
Laurie & Whittle, 1797,
P600, S5, PGC49.

13 septembre 1759, au matin : les troupes de Wolfe et de Montcalm s'affrontent à l'extérieur des remparts de Québec, sur les plaines d'Abraham.

CARTE DU SIÈGE DE QUÉBEC PAR LE MARÉCHAL DE LÉVIS.

Parcs Canada, PC 100/00/IC-4, 1760.

À noter sur cette carte : les parallèles sur les hauteurs d'Abraham et les batteries qui y sont installées. Leurs tirs se concentrent sur le bastion de la Glacière (b), car Lévis connaît la faiblesse de l'enceinte dans ce secteur ; le parapet n'étant pas terminé. Il s'agit également du plus haut secteur de la haute-ville, de sorte que si les troupes assiégeantes s'emparaient du Cap-aux-Diamants, elles domineraient la ville.



Le coup final sera porté pendant la guerre de Sept Ans. Les stratèges britanniques en ont décidé ainsi : il faut subroger Québec. Le 24 juin 1759, une armada de plus d'une centaine de navires, gros et petits, une armée de 8 500 soldats et de 13 500 marins avec plus de 1 900 pièces d'artillerie à sa disposition s'installent à proximité de Québec. L'armée de Townshend débarque à Beauport comme au temps de Phips, alors que les troupes de Monckton sont campées à la Pointe-Lévy. Entre-temps une autre armée, celle d'Amherst, doit converger depuis le Richelieu. La tactique n'est pas sans rappeler celle de 1690, à la différence que, cette fois, la métropole dirige les opérations.

Wolfe, tout autant que Montcalm, est convaincu que la meilleure tactique à suivre est celle de l'assaut depuis la côte de Beauport. C'est pourquoi Montcalm s'acharne à fortifier ce secteur, en y aménageant des retranchements et des batteries et en y consacrant les efforts de presque tous ses soldats et miliciens. À compter du 12 juillet commence un bombardement intensif depuis la Pointe-Lévy. La guerre de position se prolonge. Plus de 200 maisons sont détruites. Dans une tentative d'encerclement, les troupes britanniques tentent une manœuvre en amont de Québec, tentative repoussée. Toutefois, elle conduit à observer la faiblesse des positions françaises. Ce qui pousse le général Wolfe à passer à l'action : le 10 septembre, il décide de débarquer à l'Anse-aux-Foulons d'ici quelques jours. Le 12, Montcalm est toujours convaincu que Wolfe attaquera du côté de Beauport.

Le 13 septembre au petit matin, les troupes de James Wolfe escaladent la falaise et occupent les hauteurs d'Abraham. Averti du mouvement, Montcalm quitte Beauport précipitamment et rentre à Québec. Sans même prendre le temps de réfléchir, il ordonne à ses troupes de se placer en rangs de bataille sur les hauteurs d'Abraham ; il y engage le combat. Après quelques volées, c'est la débandade dans les rangs français et canadiens ; soldats et miliciens se replient sur la ville. Cinq jours plus tard, Québec capitule sans que la fortification construite par Chaussegros de Léry n'ait servi.

La question demeure : pourquoi Montcalm n'a-t-il pas choisi de se retrancher derrière les murs ?

D'une part, jusqu'à la dernière minute, il était convaincu que l'attaque viendrait du côté de Beauport ; de

l'autre, il n'avait pas confiance aux fortifications qu'un « canadien » avait conçues, d'autant plus qu'elles étaient incomplètes. Certes, le secteur névralgique du Cap-aux-Diamants souffrait-il d'une construction inachevée, c'est-à-dire que les trois bastions n'étaient construits que jusqu'à la hauteur du parapet et que celui-ci n'était constitué que de gabions et fascines ; néanmoins les terrassements étaient terminés. Cependant, il faut également considérer la désinvolture avec laquelle le métropolitain considérait les Canadiens. Ce conflit de société à peine larvé a certes influencé les décisions prises en ce matin du 13 septembre 1759.

REPRENDRE QUÉBEC

La prise de Québec ne marque cependant pas la fin des hostilités de la guerre de Sept Ans. Une partie des troupes françaises sous la direction de Lévis avait pu se retirer du côté de la rivière Jacques-Cartier pour y établir ses quartiers d'hiver. En avril 1760, escomptant prendre de vitesse tout envoi de renforts britanniques, le maréchal de Lévis tente de reconquérir Québec. Sortant des murs à la manière de Montcalm, le général Murray ordonne à ses troupes d'aller à la rencontre des Français. Le 28 avril a lieu la bataille de Sainte-Foy au cours de laquelle les Français prennent le dessus ; minoritaires, les troupes britanniques décident de se replier sur la ville.

Poursuivant sur cette lancée, Lévis décide d'établir ses batteries sur les hauteurs d'Abraham. Malgré toutes les difficultés inhérentes à une telle entreprise, puisque le roc se situe à quelques centimètres sous le sol et surtout parce que le tir britannique depuis les remparts nuit à ses soldats, Lévis cible le « front des bastions Saint-Louis, de la Glacière et du cap au Diamant puisque leur revêtement étant mauvais, il espérait y faire brèche ». Il ordonne à ses artilleurs de marteler les bastions du Cap-aux-Diamants, le secteur le plus vulnérable de la fortification de Chaussegros de Léry puisqu'il est inachevé. Malgré leur faible calibre, ses canons parviennent presque à ébrécher la fortification ; toutefois, l'arrivée d'une flotte de renforts britanniques au début de mai le contraint à se replier sur Montréal. Québec, malgré des remparts inachevés, a tenu le coup sous le siège, le premier à être conduit selon les normes européennes depuis les hauteurs d'Abraham.



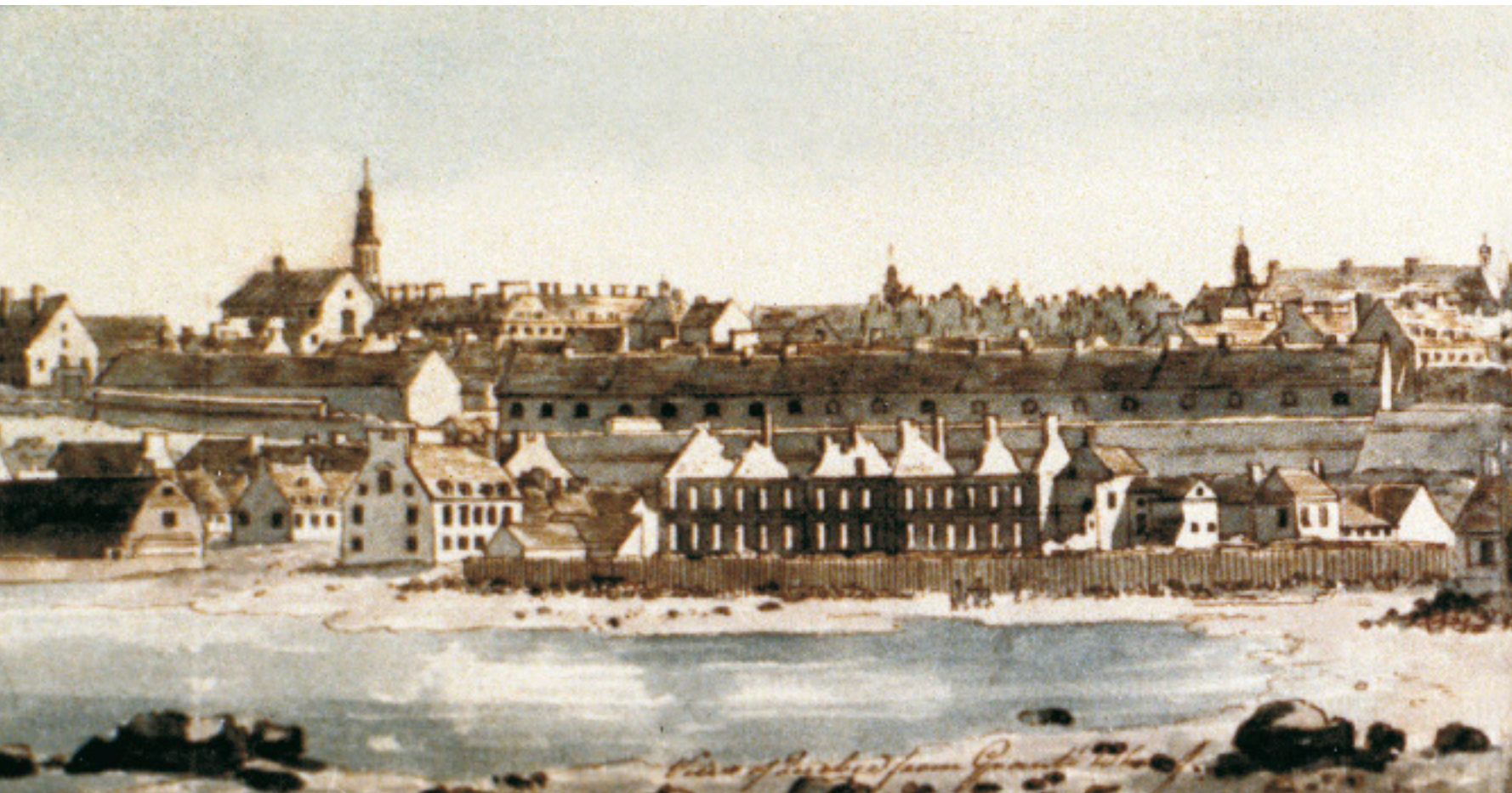
CONSOLIDER QUÉBEC

Quinze ans plus tard, la guerre d'Indépendance américaine scinde en deux l'empire que la Grande-Bretagne avait bâti à grands frais. Dorénavant, militaires et administrateurs britanniques se trouvent dans la même situation que les Français avant eux : assurer la défense d'une frontière interminable dont Québec constitue le point névralgique autant pour les communications avec la métropole que comme centre d'entreposage et de ravitaillement. En avril 1775, Américains et Anglais en viennent aux armes. Pour les premiers, l'autonomie consiste à chasser les Britanniques du continent. Pour les seconds, il leur faut conserver leur tête de pont, c'est-à-dire Québec.

Quelques semaines plus tard, Benedict Arnold et Ethan Allen s'emparent du fort Ticonderoga sur les rives du lac Champlain et marchent sur Saint-Jean-sur-Richelieu. Dès lors, les « Congressistes » concluent à la nécessité d'attaquer le Canada. Deux armées envahiront la colonie : l'une par la voie du Richelieu, l'autre par la voie de la Kennebec et de la Chaudière. Ce n'est toutefois qu'à l'automne que les hostilités reprendront. Entre-temps, les Américains

orchestrent une campagne de propagande afin d'inciter les Canadiens soit à adopter leur cause, soit à demeurer neutres.

À l'automne, les hostilités reprennent. Montréal capitule le 12 novembre et Trois-Rivières le 20, sans même avoir fait l'objet d'une attaque. Il ne reste qu'à capturer Québec. Benedict Arnold, parti en septembre du Massachusetts avec quelque 1 200 hommes, suit la voie de la Kennebec et de la Chaudière. À peine 500 hommes arrivent à bon port. Richard Montgomery le rejoint au début de décembre avec quelque 300 soldats et artilleurs de campagne. À l'arrivée des envahisseurs, les défenseurs de la capitale composés de quelques centaines de soldats réguliers, de marins et de miliciens se replient à l'intérieur des murs. Disposant de peu de pièces de faible calibre, les Américains érigent néanmoins une batterie dès le 9 décembre sur les hauteurs d'Artigny, sensiblement à la même hauteur que Lévis l'avait fait 15 ans auparavant. Toutefois, la neige et le froid font que le siège classique ne peut être envisagé. Plusieurs autres facteurs poussent alors Montgomery à envisager l'assaut de la capitale.



LES FAUBOURGS DE QUÉBEC EN 1791 D'APRÈS GEORGE HERIOT.

Archives nationales du Canada, George Heriot, 1791, C-12744.

Lorsque les troupes américaines décident de porter le coup fatal aux défenseurs de Québec, elles se prévalent des constructions existantes dans les faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch pour camoufler leur avance.

Un premier plan avorte quand un déserteur prévient le gouverneur de la tactique envisagée. Le coup d'envoi est cependant donné dans la nuit du 30 au 31 décembre, alors qu'un premier groupe d'environ 500 hommes sous la gouverne d'Arnold doit passer par le faubourg Saint-Roch en direction de la basse-ville, pendant qu'une manœuvre de diversion est prévue à proximité de la porte Saint-Jean. Pendant ce temps, un second groupe doit longer le fleuve et converger à la rencontre du premier. Une fois regroupés, les envahisseurs doivent se rendre en haute-ville par la côte de la Montagne. Les défenseurs, depuis le haut de la falaise, canardent les Américains, avec la résultante qu'Arnold est blessé au genou et que Montgomery expire à quelques mètres de son arrivée en basse-ville. L'arrivée d'une flotte britannique au printemps de 1776 oblige les Américains à retraiter. Québec, sans être pourvue d'une fortification digne de ce nom, a repoussé une seconde fois l'envahisseur depuis que les Britanniques en ont pris possession !

ASSIÉGER DEPUIS LES HAUTEURS D'ABRAHAM ?

Bien que tous les ingénieurs militaires aient prévu que l'ennemi tenterait d'assiéger la capitale depuis les hauteurs d'Abraham, il faut observer que seuls le chevalier de Lévis et les Américains ont tenté l'expérience, encore que l'expérience américaine ne mérite pas vraiment d'être considérée comme un siège. De fait, il n'y a que l'expérience de Lévis qui mérite d'être considérée comme un véritable siège. Toutefois, les commentaires du maréchal portent à réfléchir sur les possibilités de succès d'une telle entreprise. Il aura fallu le geste hardi de James Wolfe pour que les militaires britanniques montent sur les hauteurs. Par ailleurs, la construction de l'enceinte de Chaussegros de Léry avait nécessité presque toute la terre disponible au devant de l'enceinte, de sorte que le futur assiégeant manquait de matière première pour aménager ses parallèles, ce qui nuisait à l'approche des batteries de siège.

En fait, ce qui permet le plus à l'assiégeant de progresser, ce sont les constructions civiles dans le faubourg, alors que l'assaut fait l'objet de la tactique. L'épisode d'Arnold et de Montgomery en constitue un exemple éloquent : il dénote l'absence d'une bonne reconnaissance de la place et surtout l'absence de tradition en urbanisme militaire chez les ingénieurs militaires britanniques.

MORT DE MONTGOMERY.

Archives nationales du Québec,
J. C. Arinytage, d'après J. Turnbull,
P600, S5, PGC35.

